

un paysan boten (Bourbonnais), Maric, profita de la perturbation générale et se proclama dieu (printemps 68). Huit mille hommes suivaient déjà ce libérateur des Gaules. Mais la domination romaine était trop bien assise autour de lui. L'aristocratie de la nation éduenne (Autun), opulente, civilisée, vieille alliée des Romains, et qui dans les luttes de l'empire avait soutenu la cause patricienne de Galba, se soucia peu de s'affranchir sous les ordres de ce paysan fanatique. Les Édues marchèrent avec les cohortes romaines. Les révoltés furent défaits ; Maric fut pris et exposé aux bêtes de l'amphithéâtre en présence de Vitellius alors en marche pour Rome. Comme les bêtes ne se hâtaient pas de le dévorer et que le peuple commençait à crier plus que jamais qu'il était dieu, Vitellius le fit achever ¹.

Mais le moment approchait où l'insurrection du dedans, plus germaine que gauloise, serait appuyée par l'invasion du dehors ; où, d'une rive à l'autre du Rhin, les Germains indépendants tendraient la main aux Germains et aux Gaulois tributaires ; où enfin le mouvement n'aurait plus à sa tête un paysan comme Maric, mais un de ces chefs héréditaires, fils des rois, qui étaient au sein des cités soumises une force pour Rome, mais qui pouvaient aussi être un danger pour elle.

1. Tac., II, 61.

Le signal de cette révolte commune entre les deux rives du Rhin partit des marais de la Hollande. Il y avait là un peuple germanique d'origine, que des dissensions violentes avec d'autres tribus avaient chassé de son territoire et qui avait été accueilli sur la rive gauloise. Rome en avait fait moins son sujet que son soldat. Le Batave, établi sur ces îles que forment dans leurs embranchements divers les bouches de la Meuse et du Rhin, se faisait honneur de ne payer d'autre tribut que celui de son sang. Son infanterie puissante, sa cavalerie qui passait les fleuves à la nage, étaient célèbres et redoutées. Rome avait employé ces auxiliaires contre la Germanie et contre la Bretagne ; ils avaient combattu pour Néron contre Vindex, et contre Othon pour Vitellius ¹.

Il y avait aussi à la tête de ce peuple un de ces chefs héréditaires, fils, disait-on, des anciens rois, et qui servaient de lien entre Rome et leur nation. L'histoire l'appelle Claudius Civilis ; ce nom romain indique que

1. Voyez sur les Bataves et leur île, Tac., *Hist.*, IV, 12, *Germ.*, 12. — César, *de Bello G.*, IV, 10. — Plin., IV, 29 (15). — Ptolémée, *Hist.* — La migration des Bataves est ancienne, puisque César donne déjà leur nom à l'île qu'ils occupèrent. Quant à la détermination de ce qu'on appelait exactement l'île des Bataves, il me paraît difficile, d'après le récit de Tacite (voyez plus bas), de ne pas la faire arriver à l'est jusqu'à l'Yssel, et au nord jusqu'au Zuyderzée. Les autres limites étaient le Wahal, la Meuse et l'Océan. L'île, ou plutôt les îles bataves, comprenaient donc une partie de la province de Hollande, celle d'Utrecht, et une grande partie de Gueldres. César lui donne cent milles de longueur, ce qui est à peu près la distance de l'Océan à Schenkenschantz, point de division du Wahal et du Rhin.

sa famille avait été admise au droit de cité ou par Drusus ou par Tibère ou par Claude : il avait probablement un nom barbare qui nous est resté inconnu. Serviteur de Rome, il était irrité contre elle. Une accusation de complot avait valu la mort à son frère, à lui les fers et une comparution devant Néron. Galba l'avait absous. Mais les légions demandaient sa mort à Vitellius. Chef de l'aristocratie militaire des Bataves, capitaine de ces rudes cohortes qui se vantaient d'être les arbitres de l'empire, privé d'un œil comme Annibal et Sertorius, il aimait à se comparer à eux et à dire que, pareil à ces deux illustres borgnes, lui aussi ébranlerait la puissance romaine ¹.

Or c'était l'heure la plus critique des guerres civiles (août 69). Vespasien venait d'être proclamé en Orient ; Vitellius, effrayé, appelait les secours de partout. L'armée romaine était divisée. La cause de Vitellius était celle du soldat ; le soldat, qui l'avait nommé, lui demeurait fidèle. La cause de Vespasien était celle des chefs, de l'aristocratie militaire proche parente de l'aristocratie du sénat, de tant d'officiers qui avaient vécu dans les camps de Vespasien. Le soldat se défiait de ses chefs, le chef cachait son secret au soldat ².

Civilis comprit cette situation et voulut en tirer,

1. Tac., IV, 13.

2. Haud dubio gregarius miles Vitellio fidus ; splendidissimus quisque in Vespasianum proni. Tac., IV, 27.

avec sa vengeance personnelle, la liberté de son peuple. Des levées se faisaient pour Vitellius ; elles se faisaient avec la violence d'un pouvoir en détresse, avec la rapacité d'une administration corrompue. Et en même temps les chefs militaires, avertis par Vespasien, loin de presser ces levées, les ralentissaient : eussent-elles provoqué une insurrection, ils auraient vu l'insurrection sans trop de déplaisir. C'est alors qu'une nuit, dans l'enceinte d'un bois sacré, Civilis réunit en un festin les chefs barbares, et leur proposa, sous prétexte de se révolter pour Vespasien, de se révolter contre Rome. La détresse du pouvoir romain, la division de l'armée, l'irritation des tributaires, ces levées que pressait Vitellius, que Vespasien ralentissait, que détestait la Gaule, tout rendait le moment propice. On applaudit avec des clameurs et on s'unit par de redoutables imprécations ¹.

Le mot d'ordre commença par se propager dans le silence. Les Bataves n'avaient rompu ni les relations de fraternité avec leurs compatriotes de l'armée romaine, ni les relations de parenté avec la Germanie indépendante. Des messagers furent envoyés aux fameuses cohortes bataves, alors en garnison près de Mayence, et n'eurent pas de peine à les gagner. D'autres soulevèrent les peuples voisins, Caninéfates et Frisons. D'autres portèrent la nouvelle sur la rive

1. Tac., IV, 14.

indépendante du Rhin ; et, en réponse à ces ambassades, à mesure que les députés leur parvinrent, tous ces peuples qui depuis un siècle se débattaient contre Rome envoyèrent dans l'île des Bataves des messages de félicitation et d'alliance. Les Chauques, un peuple du Weser, prirent eux-mêmes part à cette guerre ¹. En voyant au premier siècle de notre ère cette ligue des peuples du bas Rhin, je ne puis m'empêcher d'y voir un prélude de cette ligue franke du troisième siècle, qui, cent cinquante ans plus tard, réunissait les mêmes peuplades pour la ruine de l'empire romain.

On éclata. Le chef caninéfate, Brinno, se fit mettre par les siens sur le pavois et prit le titre de roi. Civilis, plus modeste, marcha à la tête des Bataves, pour la cause, disait-il, de Vespasien et par haine pour les recruteurs. Les troupes romaines résistèrent mal ; leurs auxiliaires germains, voyant des frères en face d'eux, abandonnaient les aigles à la première rencontre ; les rameurs bataves livraient leurs navires. Au bout de peu de jours, l'île des Bataves, à l'exception de la pointe vers Nimègue, était affranchie, les redoutes romaines brûlées, les vaisseaux pris, les aigles sauvées à grand'peine. Les huit cohortes bataves de Mayence, après avoir quelque peu négocié avec le faible Hordéonius, qui ne sut pas les retenir,

1. Tac., IV, 15.

avaient quitté leur campement et étaient allées rejoindre Civilis. Grâce à elles, Civilis était devenu le général d'une armée régulière. Il remontait le Rhin, couvrant les deux rives de quelques milliers de Germains armés pour lui. La chaleur avait presque desséché les eaux, et, à travers ce fleuve tari, la Germanie indépendante donnait la main à la Germanie révoltée. La prophétesse bructère, la vierge Velléda, du haut de la tour au sommet de laquelle elle habitait, inaccessible à tous, si ce n'est à quelques-uns de ses parents, soulevait toute la Germanie et prophétisait la chute de Rome ¹.

En face de cette insurrection qui, grâce au soin de Civilis, portait toujours l'attache de Vespasien et lui prêtait serment, les chefs romains hésitaient, l'armée se divisait. Les généraux, amis de Vespasien, n'étaient pas éloignés de voir des auxiliaires dans ces révoltés ; les soldats, amis de Vitellius, voyaient toujours des traîtres dans leurs généraux. Hordéonius était lent à agir ; ses soldats le poussaient à combattre avec une tumultueuse violence. Les uns par mollesse, les autres par indiscipline, travaillaient ainsi au succès de l'ennemi.

Cependant (novembre 69) arrive la nouvelle du combat de Bédriac où a succombé la cause de Vitel-

1. Sur Velléda, dont le nom serait le mot germanique *Heldin*, héroïne (Reimar, *in Dione*), voyez Tac., *Hist.*, IV, 61, 65 ; V, 22, 24. — *Germ.*, 8.

lius ; Vespasien ne peut plus servir de prétexte à la révolte. Civilis, sommé de déposer des armes désormais inutiles, au lieu de se laisser persuader par l'envoyé gaulois de Vespasien, le persuade et en fait son agent auprès des villes gauloises. Maintenant donc la révolte est ouvertement anti romaine. C'est bien une armée barbare qui s'avance contre les légions. On la reconnaît aux hurlements qu'elle fait entendre ; aux peaux de bêtes dont ses soldats sont couverts ; aux femmes qui la suivent et qui, dans les jours de bataille, rangées en arrière, excitent le courage des combattants ; aux aigles des légions romaines que l'on porte devant leurs rangs comme des trophées.

Dans le camp romain également, les rôles sont changés, mais la fortune de la guerre ne changera pas. L'hésitation passe des chefs aux soldats. Les premiers, qui jugent l'empire assuré à Vespasien, sont maintenant plus ardents à combattre les ennemis de l'empire ; les soldats, au contraire, qui se soucient peu de combattre pour Vespasien, sont plus lents à marcher à l'ennemi. Ils prêtent serment au nouvel empereur, mais à contre-cœur, passant son nom sous silence ou le prononçant à peine ; leur cœur reste à Vitellius. Cet état de discorde multiplie les fautes et les malheurs ; cinq mille hommes, renfermés dans le fort de *Casira Vetera* ¹, et qui s'y défendaient mou-

1. Sur le Fürstenberg, près de la ville actuelle de Xanten, sur la rive gauche et à peu de distance du Rhin, au-dessous de Wesel.

rant de faim depuis le commencement de la révolte, sont délivrés un moment, puis le lendemain abandonnés. Les désastres enfantent les crimes : l'armée, mécontente, se jette sur le malheureux Hordéonius et le massacre ; un autre chef, Vocula, s'enfuit déguisé en esclave ; on rétablit les images de Vitellius ; et il n'y a plus que des centurions pour commander les deux armées du Rhin. Au bout de peu de jours, il est vrai, les soldats se repentent ; Vocula reparait ; passant de l'extrême indiscipline à l'extrême docilité ¹, les soldats, après avoir assassiné un chef, se laissent décimer par un autre ; ce sont dans le camp les agitations et les revirements de la place publique. Les révolutions de l'empire avaient leur contre-coup dans ces garnisons à peu près bloquées par les barbares ².

Mais le premier courrier qui vient de Rome (janvier 70) annonce de nouvelles catastrophes et apporte de nouveaux éléments de discorde. Vitellius a été tué. Rome appartient à Vespasien. Le Capitole est brûlé. On ajoute que la Bretagne est en révolte, la Mésie et la Pannonie envahies par les Daces et les Sarmates.

Jusque-là, le mouvement sur la rive gauche comme sur la rive droite du Rhin était tout germanique. Les cités d'origine gauloise n'y avaient point pris part. Les auxiliaires belges avaient faiblement soutenu ou promptement abandonné les armées romaines ; mais

1. Hæc diversitas licentiæ et patientiæ. Tac., IV, 27.

2. Tac., IV, 31-36.

ils n'avaient pas combattu contre elles. Les cités, je puis dire les républiques gauloises, restaient fidèles à l'empire. Ni les prisonniers d'origine gauloise que Civilis avait eu soin de leur renvoyer ni les agents qu'il leur dépêchait n'avaient pu les séduire. Trèves avait armé contre la révolte. Tout ce qui était gaulois ou de sang ou de mœurs était donc resté en dehors de la lutte et encore soumis au joug de Rome.

Mais la tentation devenait puissante. L'empire, disputé, s'en allait en lambeaux ; le pouvoir romain chancelait non-seulement sur le Danube et sur le Rhin, mais même sur le Tibre. Le Capitole, qui avait résisté à Brennus, le Capitole, ce symbole et ce palladium de la puissance romaine, était en cendres. De plus, bien des cités de la Gaule, Langres, Trèves, presque tout le Nord, s'étaient compromis pour Vitellius : que devaient-elles attendre de Vespasien ?

Alors, dans une maison de la ville de Cologne, plusieurs Gaulois de cités diverses se donnèrent rendez-vous. Julius Sabinus, arrière-petit-fils bâtard de César, à ce qu'il disait, y représenta la puissante cité de Langres. Trèves y était représentée par deux chefs militaires, descendants des rois, et servant alors sous les drapeaux romains, Julius Tutor et Classicus. Là, l'insurrection gauloise fut votée, et des messagers partirent pour y convier toutes les cités. En sortant

1. Tac., IV, 54-55.

de là, Julius Sabinus alla soulever Langres et fit briser les tables des traités de cette ville avec les Romains. Classicus alla prendre les soldats gaulois qu'il commandait et les mena camper en dehors des lignes romaines. Ce ne fut plus alors seulement la Germanie qui se révolta : Trèves et Langres, sans savoir quel serait l'empereur ni quelle sorte d'empire ce pourrait être, proclamèrent l'empire des Gaules ; et de tous les côtés les druides, proscrits depuis plus de vingt ans par la police romaine, sortirent de leurs retraites, chantant la liberté de la Gaule, et prophétisant sur la rive droite du Rhin, comme Velléda prophétisait sur l'autre rive.

Mais ce qu'il y avait de plus grave et de plus humiliant pour la cause de Rome, c'est que ses propres soldats, depuis que la révolte était contre Vespasien, non plus contre Vitellius, depuis qu'elle devenait gauloise au lieu d'être purement germane, n'étaient pas éloignés de faire cause commune avec la révolte. Bon nombre d'entre eux étaient Gaulois de naissance ; tous, de même que les cités gauloises du nord, s'étaient compromis pour Vitellius. Vitellius mort leur tenait plus au cœur que Rome expirante : et mieux valait, à leurs yeux, être les soldats d'un futur empire des Gaules que les soldats de Vespasien.

Bientôt en effet, de la position voisine où il avait campé, Classicus commence à négocier avec les soldats de Vocula, campé près de Neuss (*Novesium*). Des

déserteurs gaulois aux légionnaires romains, les messagers vont et viennent, les propositions se transmettent, la trahison se complète. Vocula, qui veut braver l'orage, en est bientôt réduit à supplier ses soldats de choisir, s'ils le veulent, un autre chef, mais du moins de rester Romains. On le repousse et on l'égorge¹. Et le lendemain (Tacite le redit avec honte) le Trévière Classicus entre dans le camp romain, non pas en ennemi, mais en maître et avec les insignes du commandement. La légion romaine qui était là se soumet à lui ; elle ne passe pas seulement sous le joug comme il s'était fait aux Fourches-Caudines ; elle n'est pas seulement captive, mais transfuge ; en présence de Classicus, stupéfait de son triomphe au point de ne pouvoir articuler une parole, elle prête serment à l'empire des Gaules².

Dès lors la défection est universelle. Le camp de Bonn était occupé par la première légion : elle capitule comme la treizième l'avait fait à Neuss. Cologne, quoique germanique d'origine, avait toujours été fidèle aux Romains ; elle était obligée d'ouvrir ses portes

1. On a retrouvé à Rome une épitaphe qui semble bien s'appliquer à ce personnage, quoique la légion qu'il commandait y soit qualifiée la 22^e *duo et vicesima*, et non la 18^e (*duodevicesima*) comme on lit dans Tacite (IV, 24) ; quant au surnom de *primigenia* donné à la 22^e légion, il est confirmé par d'autres inscriptions : C. DILLIO A. F. SER. VOCVLAE TRIB. MIL. LEG. I. IIII VIRO VIARVM CVRANDAR. Q. PROVINC. PONTI ET BITHYNIAE TR. PL. PR. LEG. IN GERMANIA LEG. XXII PRIMIGENIAE HELVIA T. F. PROCVLA VXOR FECIT. Muratori, I, 697 ; Henzen, 5426.

2. Tac., IV, 57-59.

aux Germains et de les embrasser comme frères, bien décidée à peu tenir compte un jour de cette fraternité obligée. Trois mille légionnaires environ, assiégés dans le camp de *Vetera* depuis plusieurs mois, s'y défendaient héroïquement, mangeant leurs chevaux, mangeant l'herbe qu'ils arrachaient de leurs remparts, opposant le courage au nombre, l'habileté de la tactique à l'impétuosité de l'assaut : eux aussi se rendent et prêtent serment à l'empire des Gaules. Ce jour-là, Civilis coupe la chevelure teinte de rouge, qu'il avait juré de laisser intacte jusqu'à l'affranchissement de son pays¹.

Du reste ces soldats romains ne gagnèrent rien à leur honte. L'insurrection n'était pas une, et, si la Gaule et l'empire gaulois y tenaient leur place, la barbarie germanique y avait la plus grande part. La garnison de *Vetera*, à peine sortie des murs et désarmée, fut massacrée par les Germains. En même temps, la première et la treizième légions, qui avaient livré à l'ennemi, l'une le camp de Bonn, l'autre celui de Neuss, déjà honteuses et repentantes de leur défection, tristes, sombres, humiliées, avec leurs drapeaux voilés, s'acheminaient, au milieu d'une curiosité insultante, vers Trèves que la défiance gauloise leur avait marquée moins comme séjour que comme prison².

1. Tac., IV, 60, 61.

2. Tac., IV, 61, 62, 70.

Quoi qu'il en fût, la ruine de la domination romaine était complète dans la vallée du Rhin. Vocula avait été tué ; un autre chef, prisonnier, et que Civilis envoyait en présent à Velléda, avait été massacré en chemin. Les deux citadelles de Mayence et de Windisch (Vindonissa) ¹ seules tenaient encore ; elles exceptées, depuis la chute du Rhin jusqu'à la mer, dans toute cette vallée, germanique de sang et de cœur, pas une citadelle n'était debout, pas une aigle arborée, pas un Romain sous les armes. Certes, de solennelles expiations étaient offertes cette fois aux mânes de Vercingétorix et à ceux d'Armin.

Et c'était le moment où, Vespasien étant encore retenu par les vents à Alexandrie, Rome était livrée au triple et contradictoire gouvernement d'Antonius, de Mucien et de Domitien ; où les proscriptions succédaient à la guerre ; où les dilapidations s'ajoutaient au pillage. A cette heure-là, la péninsule italique était pleine de barbares sarmates ou suèves ; le Danube soulevé était plus barbare que jamais ; le Rhin n'était

1. En Suisse, au confluent de l'Aar, de la Reuss et de la Linmat qui, réunies, vont à quatre lieues de là se jeter dans le Rhin. Il s'y trouve aujourd'hui de nombreux vestiges d'antiquité, et entre autres l'inscription suivante constatant l'érection par les habitants d'un arc de triomphe à Vespasien :

IMP. T. VESPASIANO
CAESAR. AVG. VII COS. (AN 76) ARCVN
VICANI VINDONISSENSIS
CUR (antibus) T VRBANO MATTONE T
VALER ALBANO L VETTURIO MELOCOTTIO
Trouvée à Brugg près de Windisch. Orelli, 437.

plus romain, les Alpes allaient cesser de l'être. Alaric pouvait être devancé de quatre siècles. En vérité, on pouvait croire que la fortune de Rome était attachée au Capitole, et que, le Capitole brûlé, tout s'écroulait.

Chose singulière ! il n'y avait plus à ce moment dans toute la Gaule du Nord qu'un seul homme qui tint la campagne pour les Romains ; et cet homme était un étranger, un homme de race germanique, un Batave. Claudius Labéo, rival de Civilis dans son pays, tenu par lui pour suspect et mis en dépôt chez les Frisons, s'était enfui du milieu de ce peuple et était venu se mettre à la disposition des chefs romains. Avec quelques soldats, il tenait encore sur la Meuse après la chute de toutes les armées romaines. Dans ce petit fait, il y a un grand indice des appuis que pouvait avoir encore la puissance de Rome et des chances de salut qui lui restaient ¹.

1. Sur Labéo, voy. Tac., IV, 18, 56, 86.